

**Communication  
de Madame Josette Durivaux-Leyris**



**Séance du 6 novembre 2009**



**Les grands violonistes français  
de la première partie du 20<sup>ème</sup> siècle  
Deuxième volet : Zino Francescatti**

**Dans la lignée de Paganini 1782-1840 (à Gènes)**

Paganini, ce génie, a peu enseigné, il n'en avait guère le temps, entre ses concerts où il jouait parfois de la guitare, ses compositions (ce fut un compositeur prolifique) et puis, le jeu, et les femmes.

Il a révolutionné la technique du violon, y apportant un emploi très étendu des doubles cordes, des harmoniques et doubles sons harmoniques, pizzicati de main gauche, sautillés volants.

Nous pouvons dire qu'il y eut un «avant Paganini et un après Paganini».

J'ai déposé sur les tables des feuillets, sélectionnant des extraits de son 24<sup>ème</sup> caprice dont le thème est très connu, repris par Brahms, Rachmaninov et surtout Liszt. Voici ce thème interprété par Salvatore Accardo.

Sa vie a inspiré Franz Lehar, d'où l'opérette «Paganini», créée à Vienne en 1925, qui contient de magnifiques soli de violon reprenant les thèmes des œuvres de Paganini ; Franz Lehar était un maître en la matière, d'autant qu'il était lui-même violoniste.

Il était riche et généreux ; n'a-t-il pas donné 20 000 Frs à Berlioz afin qu'il puisse composer tranquillement son Roméo et Juliette ?

Son seul disciple reconnu fut Sivori qui fit lui-même une brillante carrière et nous laissa des oeuvres intéressantes. C'est Sivori qui joua pour la première fois le concerto de Mendelssohn en Angleterre. Or, Sivori enseigna le violon à Fortunato Francescatti, le père de notre Zino Francescatti, grand violoniste français.

Fortunato est né à Vérone dans une famille aisée, son grand-père était avocat conseil et habitait dans un palais qui porte son nom : «La Villa Francescatti», aujourd'hui reconvertie en hôtel.

Son père aurait souhaité qu'il fasse des études de droit, mais Fortunato était très doué pour le violon. Il travailla au Conservatoire de Milan avec Bazzini, auteur de la Ronde des Lutins, que nous entendrons tout à l'heure, puis se perfectionna avec Sivori.

Patatras ! Fortunato fut épinglé en délit d'amourette avec une princesse locale.

A cette époque, et surtout en Italie, même en étant un grand artiste, on n'était pas autorisé à se mélanger avec le cercle fermé de l'aristocratie. Cela alla si loin que le père de sa chérie fit en sorte qu'il soit obligé de s'expatrier.

Ainsi, vous l'avez compris, si notre Zino est français, c'est grâce à l'amour. Merci Cupidon !

A l'âge de 20 ans, en 1878, Fortunato émigre donc en France où il «cache-tonne» et papillonne dans différents casinos : Bagnères, Deauville. Il séjourne quelque temps à Lille puis, en 1882, s'installe enfin à Marseille, sans toutefois abandonner sa nationalité.

Marseille est alors une ville prospère, dont la vie culturelle est presque l'égale de celle de Paris.

Ainsi, la famille des spiritueux Noilly-Prat transforme l'un de ses chais en salle de concert.

Rapidement, Fortunato devient violon solo des concerts classiques. Fort apprécié de certains compositeurs, et pas des moindres -Camille Saint-Saëns, Edouard Lalo- il crée localement leurs œuvres.

En 1901, il met fin à son parcours sentimental et épouse l'une de ses élèves de 25 ans sa cadette, fort jolie paraît-il, et elle-même brillante violoniste.

On ne sait pourquoi, il ne jouait plus en concert et ne se consacrait plus qu'à l'enseignement, la musique de chambre et, bizarrement, la brocante.

Revenons à sa délicieuse femme, Ernesta, qui jouait remarquablement du violon mais, affreusement jaloux, Fortunato mit fin immédiatement à une carrière prometteuse.

Les femmes sont faites pour rester à la maison. Ah mais ! Il admit même difficilement qu'elle participe à des soirées de musique de chambre ; soirées certes intéressantes, puisqu'à l'une d'elles, elle joue la magnifique sonate de Guillaume Lekeu avec la sœur d'Edmond Rostand au piano.

En 1902, ce fut la naissance de notre Zino.

Virtuose sans public, Ernesta se consacra à ses devoirs de mère, ce qui ne l'empêchait pas de jouer du violon tout au long de la journée entre les biberons et les câlins.

Elle reporta alors sa frustration et ses ambitions sur son fils.

Il faut imaginer l'ambiance de l'étonnante maison qui abritait les Francescatti : située aux pieds de Notre Dame de la Garde («la bonne mère») elle comprenait 12 pièces, ne leur appartenait pas et, par la suite, la municipalité s'opposant à sa démolition, elle échoua à un couvent de religieuses. A l'heure actuelle, c'est, je crois, toujours un couvent.

Le petit Zino baignait dans le violon, entre sa mère et son père qui jouaient et donnaient des leçons du matin au soir.

Qui lui donna ses premières leçons ? Peut-être son père, pour lequel ce fut une sorte de jeu, car, comme le grand-père de Vérone, il désirait faire de son fils un avocat.

Par contre, sa mère, Ernesta, seule convaincue de ses dons exceptionnels, s'occupe sérieusement de l'apprentissage violonistique de Zino, à l'insu du papa, auquel Ysaÿe avait pourtant dit, après avoir soulevé le petit Zino dans ses bras athlétiques : «j'espère, Francescatti, que vous en ferez un musicien».

Au bout d'un certain temps, et avec condescendance, Fortunato prit tout de même les choses en main, donnant la priorité aux gammes et études. Comme tout perfectionniste, il n'était jamais satisfait.

Le petit Zino suivit une scolarité normale, mais il se levait à 6 heures du matin pour faire une heure de violon avant de partir à l'école.

Pendant la guerre de 14, alors âgé de 12 ans, il jouait dans les hôpitaux de Marseille devant les blessés.

Son premier vrai concert eut lieu le 3 mars 1918, en récital avec l'organiste Marcel Dupré.

Fortunato n'était pas au courant et découvrit avec stupeur le nom de son fils sur les murs de la ville. D'après Zino, sa maman eut droit à une scène mémorable !

N'empêche que le succès fut immense et Fortunato inscrivit alors Zino au Conservatoire, non dans une classe de violon, mais dans les classes d'harmonie et de composition.

Zino fut immédiatement enthousiasmé et se mit aussi au piano et à l'orgue qui, à ce moment, comptèrent plus pour lui que le violon. La 1<sup>ère</sup> année, il obtint un 1<sup>er</sup> accessit de composition, devant Henri Tomasi qui, lui, par contre, sera Grand Prix de Rome de 1927.

Zino quittera le Conservatoire avec un prix d'harmonie ; ce fut la seule récompense académique de sa carrière et ce fut le seul violoniste virtuose à n'avoir bénéficié que de l'enseignement de ses parents. Il n'est jamais allé dans un conservatoire et n'a jamais passé de concours.

C'est à 18 ans qu'il eut le trac pour la 1<sup>ère</sup> fois en jouant le concerto de Max Bruch à Monte-Carlo sous la direction de Louis Ganne. Ce compositeur écrit la musique de l'opérette «Les Saltimbanques» et fut l'auteur, ne l'oublions pas, de notre belle Marche Lorraine, que vous pouvez entendre sur «You Tube» chantée par Georges Thill.

A Marseille, Zino joue le concerto de Beethoven à la salle Noilly-Prat et termine ce concert avec le «God Save The King» de Paganini sous lequel il a construit une orchestration. Prophète en son pays, il multiplie les concerts et remporte de vifs succès.

Fortunato, son père, est alors malade et se sait condamné : «Tu as vingt ans, dit-il alors à Zino, il faut que tu ailles à Paris te faire entendre, ce n'est pas en restant à Marseille que tu pourras faire une carrière».

Et il lui donne une liste de relations, où l'on trouve entre autres : Jacques Thibaud, René Bhaton, Vincent d'Indy, dont notre confrère Michel Burgard nous parlera le mois prochain.

Zino suit les conseils de son père, s'installe près de la gare de Lyon, le plus près possible des trains qui le ramènent au soleil.

Mais, alors qu'il vient d'être engagé à l'Orchestre Padeloup, il est terrassé par la fièvre typhoïde. Atteint de complications pulmonaires, il regagne Marseille, très affaibli, et disparaît de la scène pendant 2 ans.

D'autre part, son père, de plus en plus malade, s'éteindra en mai 1923, laissant sa famille sans ressources.

Zino retourne à Paris, aidé par sa mère Ernesta qui gagne sa vie avec ses leçons particulières et des messes d'enterrement (j'espère qu'elle faisait aussi quelques mariages !).

Il s'installe, avec son fidèle ami Henri Tomasi à la Cité des Fleurs, dans le 18<sup>ème</sup> arrondissement.

Il rencontre alors Schurman, l'impresario du ténor Caruso qui lui organise un récital avec une cantatrice. Malheureusement, Schurman meurt et Zino se retrouve avec un nommé Queyrel qui s'occupe surtout de promouvoir son épouse, la cantatrice Marie Mazzoli.

Les années 24-25 sont maigres ; il a trop peu de concerts pour lui assurer une existence décente, et il est toujours aidé par Ernesta.

Pourtant, il remplit les salles et remporte de grands succès.

Il donne quelques concerts en Hollande et en Suisse, concerts, où, curieusement, il ne remporte pas le même succès qu'en France.

Puis un jour, il reçoit un appel téléphonique de Maurice Ravel, qui cherche un violoniste pour une tournée en Angleterre.

Le dialogue donne ceci, je cite :

Ravel : «Connaissez-vous mon Tzigane ?»

Zino : «Non».

Ravel : «Connaissez-vous ma sonate pour violon et violoncelle ?»

Zino : «Non».

Ravel : «Alors, achetez-les ! Je vous ferai signe dans quelque temps».

(Il aurait pu lui proposer de lui donner les partitions...).

Zino travailla et rappela Ravel :

«J'ai bien débrouillé votre pièce», ce qui lui valut immédiatement une invitation au Belvédère, la maison qu'occupait Ravel au milieu de ses chats siamois.

Après un bon mois de répétitions, Ravel ne félicita aucunement Zino mais lui dit : «Vous ferez la tournée».

Cette tournée avec Ravel mérite d'être signalée car ils donnèrent 15 récitals.

Au programme, bien sûr, le fameux «Tzigane», puis Ravel jouait «Ma Mère l'Oye» avec un autre pianiste et Zino jouait la sonate pour violon et violoncelle avec le violoncelliste Gérard Hekking.

Ravel n'était pas un grand pianiste et sa préoccupation essentielle consistait en son élégance vestimentaire.

C'est vers cette date, début 1926, que Zino fut appelé à faire son service militaire, ce qu'il supporta très mal. Etant de santé fragile, il fit une congestion pulmonaire qui lui permit d'être libéré par anticipation à la fin de l'année.

Or, six années après ses débuts parisiens, malgré son grand talent, il était sans le sou.

Il travailla donc dans différents orchestres, souvent comme second violon. Il n'est pas le seul parmi les grands violonistes, à avoir «cachetonné». Parmi ses pré-décesseurs, nous trouvons entre autres : Ysaÿe, Kreisler, Jacques Thibaud.

Dans quels orchestres ? La Société des Concerts fondée en 1828 par le violoniste Kreutzer et qui devint, en 1967, l'orchestre de Paris, Padeloup, Colonne, Lamoureux. Ils sont régis en associations et les musiciens se partagent, en fin d'année, les maigres bénéfices.

Peut-être a-t-il travaillé aussi à l'Opéra et à l'Opéra-comique ?

C'est dans un de ces orchestres, qu'il rencontre sa future femme, Yolande Potel de la Brière, elle-même excellente violoniste. Et lorsqu'il interprète le «Poème» de Chausson avec l'orchestre Lamoureux, séduite, elle se laisse inviter à prendre un petit café...

Entre temps, il a tout de même quelques contrats pour jouer en soliste.

Mais c'est seulement en 1929 que Zino change d'impresario, ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Il a la chance de rencontrer Léon Delort qui s'occupait de Ninon Vallin et du violoncelliste André Navarra. Léon Delort avait d'autre part de solides contacts internationaux.

Concrétisant alors sa rencontre avec la jolie et talentueuse Yolande Potel, dont les origines remontent à la sœur de St François de Paule, il l'épouse le 2 janvier 1930 entre deux concerts en soliste.

Car Zino, depuis qu'il a signé avec l'impresario Léon Delort, a retrouvé beaucoup d'engagements.

Comme l'avait fait Ernesta avec son fils Zino, Yolande reporte ses ambitions sur son mari, ce qui convient parfaitement à Zino qui a hérité du caractère latin de son père et serait facilement enclin à la jalousie.

Sa carrière démarre alors rapidement.

Les jeunes mariés n'auront pas de voyage de nocces ; en l'espace d'un mois, il a douze engagements, il époustoufle le public par son concerto de Paganini qui jusque là n'avait guère été joué, peut-être pas du tout !

Les étés ne connaissent pas encore la fièvre des festivals et cela le soulage quelque peu.

Il a 70 engagements annuels, ce qui, étalé sur 10 mois, représente 10 concerts par mois : c'est énorme.

Il fait aussi des tournées en Afrique du Nord où, à cette époque, les capitales avaient, paraît-il, des orchestres valables, Tunis, Casablanca entre autres.

Nous arrivons en 1938 : c'est la tournée en Amérique Latine et le contact avec la Puissante Columbia. Il joue sous la direction de José Iturbi, et Zino évoque lui-même un concert à Buenos-Aires où, se frayant difficilement un chemin pour la sortie, après 20 minutes d'applaudissements, son habit fut déchiré par un public en délire et il dut être dégagé par la police.

Après l'Argentine, son périple s'acheva au Brésil pour quatre récitals.

Dans les années 38-39, alors qu'il y a des rumeurs de guerre, il joue dans toute l'Europe : Pologne, Hongrie, Roumanie, Suisse.

Sollicité par la Columbia au cours de son brillant passage en Amérique Latine, il est engagé pour sa 1<sup>ère</sup> tournée aux Etats-Unis.

Malheureusement, cela coïncide avec l'entrée en guerre de la France et les liaisons avec les Etats-Unis sont interrompues ; aussi, devra-t-il prendre le bateau à Rotterdam.

A son arrivée aux Etats-Unis, il se glissera dans la place laissée vacante par Fritz Kreisler qui avait alors 65 ans et s'affaiblissait. Du 25 octobre au 17 décembre, il aura 20 concerts en passant par Saint-Louis, Chicago, Cincinnati, Pittsburgh, New-York (au Carnegie-Hall).

Il joue en priorité le concerto de Paganini et la Symphonie Espagnole, deux œuvres inconnues aux Etats-Unis avec lesquelles «il fait un tabac».

J'ai rencontré un chef d'orchestre, assistant de Toscanini, qui fut émerveillé après l'avoir découvert dans la «Symphonie Espagnole», tous les mélomanes américains étaient fascinés.

Sa tournée s'achevant, Zino rentre en France fin décembre 1939.

La période étant particulièrement inquiétante, il est très demandé car nombres de solistes ont déjà pris leurs précautions en émigrant aux Etats-Unis.

Mais il se voit obligé d'annuler ses concerts en Norvège, celle-ci venant d'être envahie par les Allemands.

Aussi est-il très heureux de recevoir une invitation de la Columbia pour une 2<sup>ème</sup> tournée aux Etats-Unis. Mais le temps presse.

Yolande et Zino quittent Paris le 10 juin 1940, en voiture, talonnés par l'avance allemande, ils arrivent à Avignon et le 13 juin apprennent par la radio que la France est coupée en deux.

Ils sont en zone libre mais les tracasseries administratives retarderont leur départ de 5 mois. Ils se font héberger à Marseille par Ernesta et là, ils reçoivent un télégramme de la Columbia qui menace d'annuler la tournée s'ils n'arrivent pas au plus vite ! Facile !

C'est finalement grâce à Albert Cortot, bien placé auprès du gouvernement de Vichy, qu'ils recevront une autorisation de sortie. Mais, entre temps, les visas obtenus étaient périmés ! Yolande se démènera pour les obtenir à nouveau.

Restait à obtenir une cabine sur un bateau se rendant aux Etats-Unis. Ce fut encore une expédition, avec escale en Espagne et au Portugal, où ils embarquèrent. Ils arrivèrent enfin à New-York le 3 décembre.

Ils furent immédiatement récupérés par la Columbia.

Quinze jours plus tard, Zino triomphe à Washington et à Chicago dans Paganini et il alterne récitals et concerts à un rythme soutenu.

Les Francescatti s'adaptèrent fort bien à la vie américaine, leur pied-à-terre se situant à Central Park.

Grâce aux réceptions qui succédaient aux concerts, ils se firent beaucoup d'amis prestigieux. Ils rencontrèrent Arthur Honegger, Darius Milhaud, André Girard. Tous Emigrés !

Dans un autre domaine, littéraire celui-là : André Maurois, Julien Green, Thomas Mann, mais aussi Oppenheimer et Albert Einstein, avec lequel il se produira dans le double concerto de Bach : Einstein, sans chaussettes, les crins de son archet en bataille, et qui disait, très conservateur : « J'aime la musique jusqu'à Beethoven ! ».

Prévu pour quelques semaines, le séjour de Francescatti aux Etats-Unis dura jusqu'en avril 1946.

Ils quittent alors les Etats-Unis sur le paquebot Ile-de-France.

Et Zino retrouve son public parisien au théâtre des Champs-Élysées sous la baguette de Charles Münch dans le concerto de Brahms.



Un peu plus tard, il donne la «symphonie Espagnole», dirigée par André Cluytens et, dans la foulée, l'enregistre pour la Columbia.

La vie artistique repart lentement, l'Europe n'a plus d'argent et doit se reconstruire.

Zino n'a pas d'engagements en Europe, à part un festival à Lucerne. C'est maigre, et il faut bien vivre !

Six mois après leur retour en France, les Francescatti regagnent, un peu tristes, les Etats-Unis, où la Columbia programme immédiatement une série de concerts.

J'ouvre une parenthèse pour citer Zino qui disait, malgré la lourde fiscalité américaine : «Après un concert en Amérique, vous pouvez vous acheter une Cadillac ; après un concert en Europe, j'ai été obligé de vendre ma Renault !».

Les Francescatti s'organisent ; jusqu'en 1949, ils passent les mois d'été en France. Puis, parfaitement intégrés à la vie américaine, c'est alors Ernesta qui vient les rejoindre, surtout après l'achat, en 1951, d'une magnifique propriété à Monterrey où, pendant 10 ans, ils vont vivre, avant d'acquérir, une décennie plus tard, une villa à la Ciotat qui augurera de leur retour en France.

Mais, pendant les 30 années où ils restèrent constamment aux Etats-Unis, la vie de Zino fut absolument hallucinante. En 1951, il joua devant 5 000 personnes dans un stade de New-York.

Plus tard, à Hollywood, il joua devant 25 000 personnes, sous la direction de Pierre Monteux ; il pleuvait et la foule s'était tassée sous les parapluies. Il participe à toutes les fêtes et son nom seul attire les foules.

Il avait des publicités dans le style d'Optic 2000 pour Johnny Hallyday, ou Madonna, ce qu'on n'avait jamais vu pour des musiciens classiques (et qu'on ne verra sans doute plus jamais !).

Les années difficiles pour l'Europe étaient terminées, les festivals d'été s'organisent, Salzbourg et autres. Et il retrouve concerts et tournées : Hollande, Espagne, Italie, Allemagne, Israël.

Il revient, bien évidemment, dans sa ville natale. Imaginez son succès...

Il y avait une mode qui était alors de jouer trois concertos dans le même concert. On jouait les trois B, c'est-à-dire Bach, Beethoven et Brahms. Lui jouait : Brahms, le «Poème» de Chausson et Saint-Saëns ou Bach, Mendelssohn et Beethoven, ce qui était tout de même moins indigeste que d'enchaîner Brahms après Beethoven.

Il a joué sous la direction des chefs les plus prestigieux et il est amusant... et instructif de savoir ce qu'il en pensait. Avec Toscanini et Furtwängler, inutile de discuter mais, le jour du concert, Furtwängler suivait avec une rare précision. Son opinion sur Charles Münch m'a fait sourire : «Totaleme nt imprévisible, on ne savait jamais où on allait et il avait parfois plus de fantaisie au concert qu'en répétition». J'en ai fait moi-même l'expérience et n'en garde pas un très bon souvenir.

Quant à Karajan, chef très autocrate, je ne pense pas que ce fut entre eux un mariage d'amour. D'autant que Karajan s'entichera de la relève avec Christian Ferras et Anne-Sophie Mutter qu'il a du reste lancée. Par contre, Zino adorait un petit jeune arrivant sur la place : Seiji Ozawa !!

Quand à ses pianistes, tous merveilleux : Madeleine de Valmalète, Jean Doyen, Vlado Perlemuter, qui l'accompagna dans ses tournées en Espagne et en Algérie, Tasso Janopoulo (l'oncle de Georges Guétary), Alfred Cortot.

Mais, après la guerre, pendant la grande période américaine, ce fut la rencontre avec Robert Casadesus, un vrai partenaire et non un accompagnateur. Ils furent vite consacrés par la Columbia et constituèrent un des duos les plus célèbres de la scène internationale.

Atteint d'un cancer, Robert Casadesus décède en 1972. Zino et Gaby Casadesus, son épouse, lui rendirent honneur en France et en Amérique.

Zino, âgé de 70 ans, met fin aux récitals, devenus trop fatigants et s'installe définitivement à la Ciotat. En 1975, il donne son dernier concert à New-York sous la direction de Pierre Boulez. Et il retrouve sa chère Provence : «C'est ici que je suis heureux, c'est ici que je veux vivre et mourir».

Dix ans plus tard, il vend son Stradivarius à Salvatore Accardo et continue cependant à faire une heure de violon tous les matins, en privilégiant les sonates de Bach.

Il meurt le 16 septembre 1991, mais, comme le dit si joliment une de ses élèves, il reste dans le cœur de tous les violonistes.

Avant de nous quitter, j'aimerais vous faire entendre «La Ronde des Lutins» de Bazzini qui comporte une bonne série de pizzicati de main gauche. Franciscatti a alors 59 ans.

## Discussion

Le Président remercie M<sup>me</sup> Durivaux-Leyris de son magnifique travail sur Francescatti et passe la parole à M<sup>me</sup> Dupuy-Stutzmann. Elle interroge son amie sur le son. Il lui semble aussi qu'il y a chez les interprètes moins d'identité artistique de nos jours, plus de technique mais moins d'art, et qu'il n'y a plus d'enfants prodiges alors que les conservatoires sont pleins. M<sup>me</sup> Durivaux répond sur ces deux remarques et confirme qu'il y a effectivement dans le domaine du violon de moins en moins d'inscrits de moins en moins motivés

M. Burgard félicite l'orateur pour la précision et les qualités techniques de sa communication et demande ce que Francescatti a composé. M<sup>me</sup> Durivaux indique qu'il a peu composé : des arrangements, quelques pièces, neuf préludes et une berceuse sous le nom de Ravel, alors que Ravel a composé une berceuse sous le nom de Fauré.

M. Rivail dit que Francescatti était l'un des violonistes fétiches des adolescents de son époque, et que, dans l'une de ses interprétations, sa mère Ernesta avait détecté une fausse note que lui-même ne retrouvait pas

M<sup>me</sup> Mathieu demande s'il a joué avec Sir Thomas Beecham. M<sup>me</sup> Durivaux répond que cela est très vraisemblable.



## Bibliographie

*Zino Francescatti, Le Chant du Violon*, par Charles de Couëssin et Gaëtane Prouvost

*L'Archet de lumière* de Zino Francescatti.

<http://www-zino-francescatti.com/robertogreco>